

nos
GÉANTS**ANDRÉE FERRETTI
(1935-2022)**

Hamza Tabaïchount

Je vais vous parler d'une femme passionnée et passionnante. Une femme intense. Je l'ai connue à 18 ans, alors que je l'avais invitée à donner une conférence sur l'indépendance du Québec au Séminaire de Sainte-Thérèse.

Ses propos sont clairs et directs. Vous verrez!

« Je suis née Canadienne française à Montréal, en 1935. Une bonne fée, penchée sur mon berceau, me gratifia du désir et du sens de la liberté, objectif de toutes mes luttes, personnelles et collectives [...] J'éprouve une immense fierté de n'avoir jamais, pas même un instant, déshonoré la valeur de ce don et l'exigence qui accompagne son respect. »

Ce sont les mots d'Andrée Ferretti. Une écrivaine, une intellectuelle et une militante indépendantiste qui a osé rêver grand pour sa nation. Une résistante qui a fait de ce rêve une lutte pour l'émancipation de son peuple.

Générique

« Je suis enracinée depuis si longtemps et si profondément dans le Québec de demain que, lorsqu'on me demande d'écrire [...] la société québécoise de mes rêves, je ne puis la penser qu'en termes de projet et non d'utopie. [...] Aussi hardies que paraissent parfois mes idées et démesurées mes aspirations, je suis en effet une femme des possibles, une femme des évidences. »

La conscience sociale d'Andrée Ferretti, née Andrée Bertrand, est précoce. Issue d'une famille modeste de Villeray, à Montréal, elle comprend vite que les siens vivent dans un état d'infériorité socioéconomique et culturelle.

Toute jeune, elle a été marquée par les grèves majeures de l'après-guerre : Asbestos, Louiseville, Noranda.

À l'école, elle découvre l'histoire de son peuple : l'épopée de la Nouvelle-France, l'humiliante défaite de 1760, les politiques d'assimilation britanniques, l'écrasement des revendications patriotes.

(PAUSE)

Dès l'âge de 11 ans, son patriotisme s'éveille à la lecture de l'historien François-Xavier Garneau et, surtout, de Lionel Groulx, dont elle admire la « langue belle et sobre » et la « noble interprétation de notre histoire ».

Au début de sa vingtaine, elle suit un cours public de Maurice Séguin à l'Université de Montréal. Cet historien, sociologue et grand théoricien de l'indépendantisme québécois a influencé toute une génération d'intellectuels. Il la convainc que le Québec est une colonie annexée, une province méprisée par un État fédéral centralisateur. Les idéaux indépendantistes d'Andrée Bertrand naissent dans cette salle de classe.

Elle est aussi influencée par les lectures des grands penseurs anticolonialistes de l'époque, Frantz Fanon et Albert Memmi.

Elle emprunte leurs concepts lorsqu'elle s'insurge contre l'état d'aliénation politique et culturelle de son peuple, qu'elle considère profondément colonisé et étranger à lui-même, notamment dans sa langue.

À la fin des années 1950, elle se marie et prend le nom de Ferretti.

Peu à peu, alors que la Révolution tranquille bouleverse le Québec et que les bombes du FLQ font trembler Montréal, son engagement s'intensifie.

Lorsqu'un attentat felquiste fauche la vie d'un homme, Wilfred O'Neil, Andrée Ferretti devient convaincue que son engagement doit plutôt passer par le militantisme. Bien qu'elle soit sensible aux positions du FLQ, elle ne croit pas du tout que l'action violente soit propice dans le contexte québécois.

Indépendantiste de gauche, c'est naturellement qu'elle rejoint en 1963 le Rassemblement pour l'indépendance nationale, le RIN.

Pour elle, un « projet d'indépendance nationale, au Québec, n'a de sens qu'inséré dans un projet réaliste de libération économique et sociale ».

Elle est de tous les combats sur le terrain. Elle distribue des tracts, organise des cours d'histoire, participe à des assemblées de cuisine et à des manifestations, notamment pour McGill français.

Andrée Ferretti est une des têtes d'affiche du RIN : elle est élue vice-présidente du parti en 1967, malgré l'opposition de Pierre Bourgault et de l'exécutif, qui la trouvent trop extrémiste.

Andrée Ferretti s'oppose ensuite à la dissolution du RIN en faveur du Parti québécois, fondé en 1968. Elle n'a pas confiance en René Lévesque. Elle considère que cette fusion compromet l'essence même du projet indépendantiste.

Andrée Ferretti paiera le prix de ses idées lors de la crise d'octobre 1970 : elle sera enfermée 51 jours sans procès après l'invocation de la Loi sur les mesures de guerre par Ottawa. Quatre cent quatre-vingt-seize autres citoyens innocents seront enfermés sans le moindre mandat.

Embauchée par un autre prisonnier d'Octobre, le syndicaliste Michel Chartrand, elle rejoint la CSN et milite au Parti québécois.

Andrée Ferretti est toutefois loin d'être convaincue par l'orientation du jeune parti. Elle voit dans la souveraineté-association de René Lévesque « [u]n projet qui ne trouvait plus dans l'indépendance politique du Québec la source prestigieuse du pouvoir du peuple québécois mais qui faisait de son association avec l'État canadien la garantie de son développement ». Elle est néanmoins beaucoup plus alignée avec la Charte de la langue française de Camille Laurin. Elle dira que :

« la langue française [...] est le seul domaine de notre vie nationale où la majorité des Québécois n'a jamais accepté qu'un pouvoir étranger porte atteinte à son droit inaliénable de la parler, nous avons toujours vécu comme une oppression toutes les menaces directes ou sournoises qui mettaient en péril notre langue ».

Au-delà des combats politiques, Andrée Ferretti contribue pleinement à la vitalité du français, cette langue qu'elle aime tant. Malgré la douleur des défaites référendaires, les désillusions du « beau risque » et les trahisons des négociations constitutionnelles, elle trouve les mots.

Des mots qui forment une œuvre prolifique, constituée d'une multitude de romans, de nouvelles, de critiques et autres textes littéraires, que j'ai lus avec enthousiasme. J'ai d'ailleurs eu l'occasion de le lui dire et de le lui écrire.

Andrée Ferretti y déploie des personnages féminins à son image, forts et déterminés, et aborde des thématiques qui auront marqué sa vie : le désir de liberté et le rapport des individus à la violence.

Toujours aussi impliquée sur le terrain, elle publie de nombreux textes politiques, notamment des essais et des pamphlets.

En 1994, avec Gaston Miron, elle publie une anthologie des grands textes indépendantistes.

Je la cite :

« [T]ant que l'indépendance ne sera pas le besoin primordial des indépendantistes, tant qu'ils continueront à ménager la chèvre et à espérer le chou, ils ne convaincront personne de la valeur de leur idéal et n'entraîneront personne à tout risquer pour le réaliser. »

Disparue en 2022, elle aura été, jusqu'au bout, l'incarnation du courage et de l'engagement.

Louise Harel

Révision : Lucia Ferretti historienne et fille d'Andrée Ferretti

Louise Harel, politicienne et camarade d'Andrée Ferretti